

suite des années accumulées, qu'on a pu, en dehors de la grande voie ferrée, contourner les montagnes, les éventrer au besoin, empierrer les terrains argileux où les tombeaux de cailloux s'enfonçaient, combler les chemins creux, élargir les sentiers, tarir les eaux stagnantes, diriger les eaux vives, élever des ponts là où l'on passait à gué les rivières et les ruisseaux.

On peut dire aujourd'hui que Henri IV serait tout à fait content s'il revenait dans ce pays.

La propriété du Breuil, qui appartenait au père de Valentine, et celle du Fayon, qui appartenait à M. de la Fosse, colonel en retraite, chez qui le père et la fille allaient dîner, se touchaient par leurs extrémités. Elles étaient situées toutes deux dans l'angle formé par le confluent de la Vienne et de la Briance. Tout le monde connaît la Vienne, au moins de nom. On connaît moins la Briance, charmante petite rivière, qui n'a d'histoire et de nom que sur les rives ignorées qu'elle parcourt, et qui se jette dans la Vienne entre Limoges et Aixe, en face de la masse pittoresque appelée la montagne de l'Aiguille.

En arrivant au Fayon, M. du Breuil et sa fille trouvèrent M. et madame de la Fosse, qui les attendaient.

— Vous êtes venue en voisine, dit madame de la Fosse en embrassant Valentine ; c'est bien aimable à vous.

M. du Breuil se détourna pour cacher un sourire.

— Je l'avais prévu ! pensa-t-il. Ma fille était entre deux écueils : une grande toilette ou une toilette négligée. Elle a sombré sur une toilette négligée. Je la crois un peu troublée, ma Valentine. Heu-

reusement que nous, les pères, nous sommes là pour sauver les naufragés.

La jeune fille, en dehors des compliments d'usage, ne disait rien. Elle paraissait chercher quelqu'un des yeux.

— Venez avec moi, dit madame de la Fosse à M. du Breuil ; je veux vous montrer quelque chose.

M. du Breuil s'empressa d'obéir. M. de la Fosse les suivit, et mademoiselle Valentine, par bienséance, les accompagna.

Ils montèrent tous un étage et pénétrèrent dans un corps de logis remis à neuf et nouvellement meublé avec un certain luxe.

— Est-ce de votre goût ? demanda madame de la Fosse, dont le visage resplendissait de joie. C'est l'appartement de mon fils. Croyez-vous qu'il s'y plaise ?

— S'il ne s'y plaît pas, il sera bien difficile, répondit M. du Breuil.

Puis, apercevant Valentine, il ajouta :

— Qu'en dis-tu, Valentine ?

— On a une vue superbe, répondit-elle en regardant par la fenêtre.

— Elle ne veut pas laisser voir qu'elle a rougi, pensa M. du Breuil en souriant toujours.

— J'étais fort embarrassée pour le papier et les tentures, reprit madame de la Fosse. Vous comprenez ? un avocat ! Il fallait quelque chose de sévère, d'imposant. Mais je me suis dit ensuite que Paul, à présent, est ici chez son père et sa mère, et j'ai choisi des couleurs douces, riantes, plutôt gaies que trop sérieuses. Le sérieux de la vie, mon fils le connaîtra assez vite.

— Voilà pour l'y préparer, dit M. de la Fosse en montrant une bibliothèque.

Mademoiselle Valentine, qui ne voulait d'abord admirer que la vue